



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

AU SOIR DE LA VIE



Il suffit de prendre connaissance du courrier que reçoit la commission sociale de l'A.D.I.R. pour se rendre compte, si l'on ne s'en doutait déjà, que la vieillesse pose un grave problème, aux individus comme à la société. C'est un sujet, en tout cas, qui nous intéresse toutes. Beaucoup d'années ont passé ; les plus jeunes d'entre nous ont maintenant de grands enfants, et si la question ne les touche pas directement, il est bien rare qu'elle ne se pose pas pour un parent plus ou moins proche. Souvent, il faut trouver d'urgence une solution. Laquelle ? On aurait dû y penser plus tôt. Oui, mais tant que cela allait comme ça...

Or, à 80 ans, on renonce plus facilement qu'à 60 ou à 70 à modifier ses habitudes et plus encore son horizon familial. Il est donc particulièrement nécessaire de se documenter assez tôt pour ne pas être acculé à la mauvaise solution.

C'est pourquoi nous ouvrons aujourd'hui dans « Voix et Visages » une rubrique consacrée à ces problèmes du troisième âge. Nous aborderons leur aspect psychologique et leur aspect matériel ; nous parlerons des occupations et des loisirs, des conditions d'attribution des différents régimes de retraite, des services d'aide à domicile, etc. Nous demanderons à certaines de nos camarades qui, soit professionnellement, soit bénévolement, sont engagées dans l'étude de ces questions, de nous apporter le fruit de leur expérience. Dès aujourd'hui, nous vous présentons une étude sur le logement des personnes âgées.

Mais, avant d'entrer dans le détail, une constatation s'impose : quand on a la sagesse de songer à temps à organiser ses vieux jours, il faut prendre conscience de la nécessité de s'adapter à un autre genre de vie. Si l'on consent d'avance aux sacrifices qu'impose toute rupture avec les habitudes et un cadre de vie familial, alors, sans doute, pourra-t-on envisager avec plus de sérénité cette troisième période de la vie que les progrès de la médecine ont permis de prolonger.

Le Troisième âge et ses problèmes

« Je ne sais comment faire, mon appartement devenu trop grand pour moi demande beaucoup d'entretien ; je n'ai personne pour m'aider et je suis si fatiguée... »

« Mon appartement est au troisième étage, sans chauffage, sans ascenseur ; mon mari ne peut plus descendre à la cave chercher bois et charbon, et personne ne veut les monter... »

« Ma sœur plus jeune que moi et qui tenait la maison, vient à son tour de tomber gravement malade. Qu'allons-nous devenir ? »

« Je suis exploitée par une femme de ménage qui, tablant sur mes infirmités et mon incapacité de tenir convenablement mon intérieur, augmente sans cesse ses prétentions... »

« Je me sens terriblement seule, cette solitude que j'appréciais commence à me peser lourdement... »

Ce ne sont là que des aperçus sur les cris d'alarme que nous recevons.

En généralisant, nous pouvons dire que cette inquiétude contenue dans ces lignes est celle de milliers de Français et de Françaises qui, parvenus à l'âge légal de la mise à la retraite (60 à 65 ans) ressentent l'angoisse de l'insécurité.

Cette angoisse vient de la crainte de perdre le cadre de vie habituel, d'être obligé de changer de logement, de finir à l'hospice.

Changer d'horizon

Quelle que soit la condition sociale des personnes qui entrent dans ce Troisième Âge, il est nécessaire, si l'on veut tenter de résoudre les problèmes aussi bien d'ordre matériel que psychologiques qui vont se poser, de consentir à s'adapter à un autre genre de vie.

Mais cette adaptation se réalisera d'autant plus aisément que les solutions qui s'imposent pour adopter un rythme de vie plus compatible avec la diminution des forces physiques et du ressort moral seront prises plus précocement.

Le changement le plus important, celui qui affecte le plus profondément les habitudes enracinées concerne évidemment le

logement. Toutes les enquêtes entreprises sur ce sujet, et notamment celles de la Commission d'étude des problèmes de la vieillesse que préside M. Larroque, aboutissent à ces conclusions : en matière de logement, il convient avant tout de sauvegarder l'indépendance des personnes âgées, d'éviter la ségrégation en « cité de vieillards ». Compte tenu de ces impératifs, voyons quelles possibilités s'offrent de nos jours aux personnes qui vieillissent.

Logements

Il s'agit de logements individuels de type 1 bis qui peuvent être isolés ou groupés dans un ensemble immobilier et se prêtant par leur situation, leur dimension et leur équipement à une occupation par des personnes âgées. Ils s'adressent à tout individu ou ménage qui peut s'assurer une vie totalement indépendante sur le plan matériel.

Une récente circulaire, prise à l'initiative du secrétariat au Logement, fait obligation aux organismes d'H.L.M. de prévoir désormais, dans tous leurs programmes locatifs, 5 % de logements de type 1 bis à attribuer en priorité à des personnes âgées.

Logements-foyers

Il s'agit d'une formule nouvelle, intermédiaire entre le logement individuel et la maison de retraite. Elle consiste à grouper des logements, en nombre relativement restreint, autour de services généraux.

Les bénéficiaires disposent d'un logement qui leur assure une indépendance de vie équivalente à celle d'un logement quelconque, mais ils ont la possibilité de faire appel, selon leurs besoins, à des services collectifs proches : restaurant, aide ménagère, soins courants d'infirmières, salles de réunions, etc...

Cette formule de logements-foyers et de résidence-retraite semble répondre aux désirs d'un grand nombre de personnes du troisième âge ; elle est le plus souvent réalisée par les soins d'organismes

4 P 4616

mes d'H.L.M. de municipalités ou de mutualités, de caisses d'épargne, de la Caisse des Dépôts et Consignations, des caisses de retraite-cadres, des groupements professionnels, etc.

On en trouve de modestes comme de plus luxueuses; il s'en crée dans bon nombre de départements, mais c'est la côte d'Azur qui, évidemment, est la plus recherchée.

Villages-retraite

L'Association « Village-Retraite » im- plante dans des villages agréablement situés des pavillons de type F-2 cons- truits dans le style du pays et adaptés à la vie de ceux qui vieillissent. Les occu- pants jouissent d'une autonomie com- plète; ils bénéficient des ressources que leur offre la localité et, souvent aussi, des services complémentaires procurés par l'association.



Village-retraite
de Serres
(Hautes-Alpes)
en voie
d'achèvement



Un pavillon
du village-retraite
de Scillans
(Var)

Nous venons d'énumérer les diverses formes de logement autonome suscep- tibles d'intéresser les personnes âgées.

Abordons maintenant celles de l'hé- bergement collectif.

I. - *Maisons de retraite.* Elles existent dans toutes les régions. Leur rôle est d'accueillir les personnes âgées dont le maintien à domicile n'est pas possible en raison de leur âge, de leur isolement, de leur état de santé, de leurs infirmités, et souvent aussi de difficultés d'ordre fa- milial.

Bien des améliorations ont été appor- tées au cours de ces dernières années à cette catégorie d'établissements. Une ordonnance du 11 décembre 1958, modi- fiant l'article L.678 du Code de la Santé publique, expose les exigences techniques

imposées désormais à la création et à la modernisation des maisons de retraite.

Que celles-ci soient de conception mo- deste ou luxueuse, les chambres indivi- duelles avec cabinet de toilette sont préconisées. Les occupants peuvent y ap- porter soit une partie de leur mobilier, soit seulement quelques-uns de ses élé- ments.

Les repas sont servis en commun ou en particulier. L'alimentation correspond aux besoins des personnes âgées et com- porte les différents régimes diététiques les plus courants.

Une chapelle, des salles de réunion, de spectacle, des jardins, sont le plus souvent annexés à la maison de retraite.

Il existe sur tout le territoire français un grand nombre de maisons de retraite, tant publiques que privées. Beaucoup d'entre elles sont créées par des collecti- vités, des associations, des groupements professionnels ou l'Office des Anciens Combattants.

En ce qui concerne nos adhérentes, nous allons passer en revue les réali- sations susceptibles de les intéresser plus directement:

L'Office national des An- ciens Combattants gère une grande variété de foyers et de maisons de retraite ou- vertes aux anciens comba- tants, aux victimes de la guerre et à leurs ascen- dants. Situés dans diverses régions de France, ces éta- blissements disposent de chambres à un ou deux lits et de dortoirs.

Maison
de retraite
de Sainte-Musse



Ci-dessous, le parc de Sainte-Musse



Pour les anciens combattants

Des organismes privés, agréés le plus souvent par l'O.N.A.C., ont créé pour leurs ressortissants des maisons de retraite situées dans des cadres agréables et dotées de tout confort.

Nous citerons parmi ces organismes :

La Société d'Entraide des Membres de la Légion d'Honneur qui offre à ses adh- érents deux résidences retraites, l'une si- tuée au château du Val, près de Saint- Germain-en-Laye, l'autre située à la Résidence « Costeur-Solviane » à Saint- Raphaël (Var).

L'Association et Entraide des Veuves et Orphelins de Guerre ont créé en Nor- mandie la Résidence des Veuves de guerre de Bouleville, située en bordure de la route nationale de Honfleur à Pont-Au- demer. La maison comporte 50 chambres individuelles; chacune d'elles a son la- vabo avec eau courante chaude et froide. A chaque étage il y a une salle de bains. Les repas sont servis par tables de qua- tre ou de six dans la salle à manger. A côté se trouve un grand salon avec télé- vision. Une chapelle privée est ouverte aux pensionnaires de la maison.

Le Comité des Œuvres sociales de la Résistance (C.O.S.O.R.) vient de créer, dans la banlieue de Toulon (Var) à Sainte-Musse, une maison de retraite et de repos, ouverte aux résistants et plus spécialement aux ascendants de ceux qui ont disparu dans la tourmente.

Dans un cadre harmonieux de lumière et de paix, les pensionnaires disposent de chambres claires et confortables à un

Voyage à Ravensbrück et en Allemagne de l'Est



Les statues de Will Lammert, et le lit de roses qui recouvre la fosse commune

Nous sommes partis, 140 jeunes de 15 à 22 ans, le 5 juillet, ne sachant pas exactement ce que nous allions trouver « là-bas », avec un double but : faire un pèlerinage à Ravensbrück et visiter l'Allemagne de l'Est.

Quel était notre état d'esprit ? Tous nous ressentions un certain malaise : nous ne nous connaissions pas, alors que nos mères avaient été si proches ; nous avions peur de ces confrontations avec les souvenirs, vos souvenirs. Mais l'accueil qu'on nous avait réservé fut si chaleureux que nos craintes disparurent et que nous nous donnâmes complètement au programme organisé pour nous.

Le Troisième âge et ses problèmes

(Suite de la page 2)

ou à deux lits, avec lavabos à eau courante chaude et froide, salles de bains aux étages, salle à manger divisée en boxes, salle de réunion et de spectacle, chapelle.

Tout a été mis en œuvre pour permettre à ceux qui viennent s'y installer définitivement, de terminer leur vie paisiblement et sans heurts.

Dans cette courte étude d'un sujet qui nécessiterait un long développement, nous avons voulu introduire près de nos adhérents un sujet de réflexion. Que celles pour qui se pose un problème sur leur « devenir », n'hésitent pas à nous consulter ; nous essaierons dans la mesure du possible de les aider et de les conseiller.

Dans un prochain *Voix et Visages*, nous répondrons à quelques-unes des questions qui, d'ores et déjà, nous sont posées et donnerons une information sur l'importante question des divers modes de finan-

Deux jours après notre arrivée, ce fut la visite émouvante de Ravensbrück. Imaginez la grande esplanade, entre le mur du camp et le lac, remplie de jeunes de tous les pays. Au milieu d'un silence recueilli, Mme Mirande, présidente du Comité de Ravensbrück, nous retraça rapidement l'histoire de la montée nazie, celle des combattants, et dit qu'elle nous faisait confiance pour tâcher d'éviter ce que nos mères avaient dû subir et surmonter. Après ce discours, les différentes délégations prirent la parole : Polonais, Tchèques, Soviétiques, Autrichiens, Allemands de l'Ouest, Hongrois, Italiens, Belges, etc. La délégation française, la plus importante de toutes, délivra le message suivant :

Chers amis,

Nous remercions tous ceux qui nous ont permis de nous retrouver en ce lieu du souvenir, où nos mères et leurs compagnes, combattant le fascisme, ont lutté et souffert toutes ensemble, unies par un même idéal de liberté, au-delà des différences de nationalité, d'opinion et de religion.

Rassemblés ici, nous nous souvenons avec respect et admiration de leur lutte, et nous nous rappelons que le peuple allemand a été la première victime du nazisme. Mais les jeunes Français ne renient pas le passé tournent leur regard vers l'avenir et, sans trace de haine, s'engagent à lutter de toutes leurs forces pour empêcher un nouveau Ravensbrück, pour barrer la route au néo-nazisme, pour bâtir un monde sans guerre, sans injustice et sans fanatisme.

Après l'Internationale, on nous servit un repas, au bord du lac, puis commença la visite du musée, installé dans la prison. Le rez-de-chaussée est réservé à l'histoire générale du camp, le premier aux ressortissants de chaque pays. Dans la cellule française, l'une de nous a reconnu une de ses tantes, morte à Ravensbrück. Mais ces visages, nous les

reconnaissons tous, ils symbolisaient le courage, la ténacité, le don de soi.

Du camp lui-même, il ne reste pour ainsi dire rien. Quelques baraques occupées par des soldats russes au rire facile et bon enfant. C'est devant le couloir des fusillées, devant le four crématoire, devant le mur du camp inondé de roses que nous avons eu le plus de mal à contenir notre émotion, car c'était ces mêmes pierres que vous aviez connues.

Plus tard, on nous a fait visiter Buchenwald, dont le musée renferme quelques images insoutenables. Mais, tout en respectant le passé, tout en nous montrant ses atrocités, on nous parla aussi du présent. La plupart d'entre nous restèrent huit jours dans un camp de vacances, d'autres plus longtemps. On nous fit visiter Berlin et le Pergamon Museum, musée unique où l'on a reconstitué des temples entiers. Berlin est une ville triste aux très larges avenues se coupant à angle droit, aux maisons grises. On nous fit aussi visiter d'autres villes : Potsdam, Henningdorf, Iena et son usine Zeiss, Weimar, Dresde.

Au camp, on avait organisé pour nous des réunions d'information sur la République démocratique allemande. C'est une synthèse entre les informations officielles et ce que nous avons vu nous-mêmes que je vais tenter.

Cinq partis, dont les trois principaux sont le parti socialiste, le parti libéral et le parti démocrate-chrétien forment le front populaire. On vote à partir de 21 ans, et le vote est presque obligatoire. Il y a 12 millions d'électeurs. Aux dernières élections, on a dénombré 120 000 abstentions et 12 000 bulletins d'opposants ou bulletins nuls.

Le revenu national est constitué par les bénéfices des usines d'Etat. On trouve cependant quelques entreprises privées, de petite envergure, au centre de chaque bourgade, qui fabriquent la moitié des produits manufacturés du pays. On paye peu d'impôts.

Les résistants occupent une place particulière en Allemagne de l'Est et bénéficient de quelques avantages, tandis que les anciens nazis sont poursuivis sans faiblesse, mais il n'en reste guère car ils sont passés à l'étranger, ce que la R.D.A. reproche aux pays de l'Ouest. Autre grief, l'existence du N.P.D. en République fédérale, alors que le parti communiste y est interdit.

Dans la conjoncture actuelle, il m'a semblé douteux que la réunification des deux Allemagnes puisse se faire. La R.D.A., d'ailleurs, ne la désire pas.

On rencontre quelques soldats russes, mais moins que de soldats américains en Allemagne de l'Ouest. Il y a quelques résidents russes, qui, nous a-t-on dit, n'occupent pas de poste de commande.

Abordons le problème de la jeunesse, de la vie quotidienne. De 14 à 26 ans, les jeunes peuvent faire partie de la F.D.J. (Frei Deutsche Jugend), la « Jeunesse libre allemande ». Cet organisme, très puissant, groupe 80 % de la jeunesse, qui y trouve un milieu favorable à son développement et certains avantages : scoutisme pour les plus jeunes, sorte de syndicat pour les aînés. Sans doute sont-ils un peu trop enrôlés, mais au moins échappent-ils à la délinquance juvénile.

La F.D.J. est représentée partout et groupe des jeunes de tous les niveaux intellectuels. On leur parle politique, histoire de l'hitlérisme. On les envoie en délégations à Ravensbrück ou à Buchenwald.



Une chambre de la maison de retraite de Sainte-Musse

On ne trouve pas trace de racisme actuellement en R.D.A. Pas de distinction de classes non plus. Les étudiants reçoivent une double formation : intellectuelle et manuelle, et la réussite ne se mesure pas à la mine. Presque tous se voient attribuer une bourse d'environ 500 F. Chacun a donc une chance égale de faire des études.

Parlons maintenant du niveau de vie. Un ouvrier gagne environ 700 francs par mois. Son logement lui coûte 30 francs. Il paye son repas à l'usine 0,60 ou 0,70, mais un chandail coûte 70 francs. C'est dire que l'indispensable est bon marché, le produit de demi-luxe encore cher. Le pouvoir d'achat d'un ouvrier correspond, paraît-il, à celui qu'on a avec 1 100 F en France. Il y a, bien sûr, des gens qui gagnent plus, beaucoup plus même, les grands avocats, les grands médecins, etc. Mais leur habitat est toujours réglementé.

Il n'y a pas de chômage. Quand il y en aura, nous a-t-on dit, on le résoudra par une diminution des heures de travail. Actuellement, la semaine de travail est de quarante-trois heures. Les femmes forment une part importante de la main-d'œuvre et sont payées sur la même base que les hommes. Elles bénéficient de

congés maternité normaux et peuvent s'absenter en cas de maladie d'un enfant à condition de ne pas en abuser.

En résumé, l'Allemagne de l'Est a pris un autre chemin que nous, mais, si le niveau de vie y est encore inférieur au nôtre, peut-être est-ce compensé par le sentiment que l'égalité y trouve mieux son compte ? La sécurité de l'emploi contribue aussi à la stabilité. Et la propagande, direz-vous ? Bien sûr, on essaie de persuader la population que le régime socialiste est le meilleur, bien sûr, on enseigne surtout la philosophie de Marx. Tout contribue à créer et à entretenir cet idéal. Dans les pays occidentaux, chacun peut penser, et écrire, ce qu'il veut, quand il veut, mais, d'autre part, tout contribue à la création de besoins nouveaux. N'y a-t-il pas là une autre forme d'aliénation ?

A nous tous, en tout cas, ce voyage a profité au-delà de nos espérances, de vos espérances. Nous avons été obligés d'abandonner certains préjugés, et nous avons le sentiment d'avoir pu juger sur des faits et nous faire une opinion par nous-mêmes.

Je passe maintenant la parole à Ariel du Granrut.

Jeanne SOUCHÈRE.

★★★★★

En roulant vers Berlin et l'Allemagne de l'Est, j'étais un peu braquée contre le pays que j'allais découvrir ; en dehors de son régime communiste, je ne savais pas grand chose à son sujet, et pour cette raison, j'étais tout de même disposée à apprendre beaucoup.

Grâce aux conférences et surtout aux contacts avec ses habitants, j'ai pu me faire une image bien plus précise de ce pays qui est si loin de nous, sinon par la distance, du moins par les différences politiques et sociales.

Une des choses qui m'ont le plus frappée, et cela dès mon arrivée, c'est la haine des Allemands de l'Est à l'égard du fascisme. Ils nous ont répété à plusieurs reprises et avec véhémence que la paix n'était possible qu'à condition d'exterminer totalement le fascisme. Une telle violence m'a surprise car je n'y étais pas habituée.

A Ravensbrück, toutefois, j'ai senti que c'était à la jeunesse qu'incombe la responsabilité d'éviter la guerre. Dans ce lieu où la mort a régné pendant plusieurs années, j'ai compris toute l'horreur de la guerre. Comment des hommes peuvent-ils déchoir au point de se transformer en bourreaux à l'égard d'autres hommes ? Je ne sais pas s'il faut en attribuer la faute à quelques-uns en particulier. Je ne le crois pas. Je crois que nous devons tous nous sentir responsables de la guerre comme de la paix. Nous devons tous, sans distinction de race, faire en sorte que d'autres ne subissent pas de souffrances semblables à celles de nos mères.

C'est dans un camp de jeunes comme celui de Prieiss qu'on a l'impression qu'il sera peut-être possible d'abattre un jour les barrières qui séparent les peuples. L'atmosphère était tellement sympathique ! Par exemple, le soir, on se réunissait en plein air pour chanter, le plus souvent sans paroles, autour d'un guitariste, russe, tchèque, allemand ou italien.

Mais je crois que c'est le contact avec les Allemands de l'Est qui a été le plus enrichissant. Ils sont extrêmement ouverts, désireux de s'exprimer. Ils aiment parler d'eux, de la façon dont ils vivent et dont ils pensent. Un jour, j'ai été abordée, en me promenant dans le vil-

lage, par deux jeunes filles à bicyclette qui revenaient du camp où elles allaient travailler pour se faire de l'argent de poche. Elles ne me connaissaient pas, mais elles ont tout de suite commencé à parler en allemand (elles ne savaient pas le français) de leur travail en classe, de leur vie.

J'ai éprouvé un sentiment très différent à Berlin devant le mur. Le douanier qui nous disait qu'il « avait été nécessaire de construire un mur en raison des trop nombreux passages d'une zone à l'autre » manifestait une véritable hostilité à l'égard de ceux de « l'autre côté ». Partout, d'ailleurs, quand on bavardait avec des Allemands, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest, on s'aperçoit que, bien qu'ils ne désirent pas la réunification de l'Allemagne, ils souffrent du problème que pose



Devant le monument érigé au bord du lac

A la mémoire des étudiants résistants morts pour la France

Comme tous les ans, au pied du monument élevé au Jardin du Luxembourg à la « gloire des écoliers résistants de la France métropolitaine et d'outre-mer morts pour la France » a eu lieu, le 2 mai, une bien émouvante cérémonie présidée par M. Voisin, qui a eu la douleur de perdre son fils Michel peu après son retour de déportation. Des délégations d'élèves des classes supérieures des Lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand étaient présentes ; et les chants de la chorale des professeurs de musique de la Ville de Paris précédèrent et suivirent l'émouvant discours de M. Voisin.

« Sans décrire devant vous, dit-il, l'épopée du 11 novembre 1940 à l'Arc de Triomphe pour saluer le tombeau du Soldat inconnu, la manifestation du 14 juillet 1942 au quartier latin où, en dépit des rafales de mitrailleuses, vos aînés crient leur foi dans la victoire future, les ralliements combien périlleux par terre, par air et par mer vers les forces de la France libre, la création des innombrables maquis qui couvrent le territoire et dont certains, tel celui de Sologne, sont composés uniquement de jeunes adolescents, élèves de Saint-Louis, Louis-le-Grand, Stanislas, je voudrais seulement citer quelques-unes des paroles de ces jeunes martyrs. »

« ...L'un écrit à sa mère « Je voudrais te faire comprendre que j'aime la vie et que c'est pour cela que j'agis ainsi. La vie, c'est l'action dans toutes ses formes, non par l'insouciance, mais par la décision, le sens des responsabilités »...

Un autre, condamné à mort pour faits de Résistance, écrit de la cellule 33 à Fresnes, des vers d'adieu à sa mère :

Va, j'irai ferme. Et droit. Tu m'aideras,
[ma mère.

Tu me regarderas de tes grands yeux
[d'azur

Et je ne verrai plus que leur pure lu-
[mière

(Voir suite en page 6)

Berlin. La ville est restée pour tous la capitale et sa division est très pénible pour eux.

J'ai trouvé les rues de Berlin peu animées, certaines vides souvent. Je n'ai pas vu de jolis magasins aux devantures soignées et attrayantes. On a une impression d'uniformisation. De même à Schwedt, ville construite autour d'une usine modèle. Tout y est organisé. Il y a des logements pour ouvriers célibataires, des appartements à loyers modérés pour jeunes ménages, des locaux pour les jeunes. Je crois finalement qu'il faut passer outre à cette apparence terne et entrer en contact avec les gens.

C'est ce que nous avons pu faire au camp. La possibilité de parler avec de jeunes Allemands de problèmes qui intéressent les jeunes de tous les pays nous a rapprochés malgré les divergences d'opinion. Nous avons compris que nos buts étaient les mêmes et que nous devions envisager ensemble la manière de construire un avenir de paix.

Ariel du GRANRUT.

La Bataille du Silence par Vercors

Ceux qui faisaient circuler les exemplaires clandestins du *Silence de la Mer* au printemps 1942, peuvent-ils juger objectivement « Souvenirs de Minuit » que Vercors nous donne aujourd'hui ? Ne demanderont-ils pas trop à cette peinture d'une époque qu'ils ont vécue et dont le pathétique est loin pour eux de s'estomper ? Est-ce la véritable raison qui leur fera fermer le livre avec un sentiment de frustration ?

Dès le début de son récit, Vercors, de son vrai nom Jean Bruller, se décrit comme un homme modeste « dessinateur campagnard, ambitieux sans doute dans son art, mais fort peu dans la vie ». Nous remontons avec lui jusqu'à sa prime jeunesse, aux environs de 1914, et parcourons les années qui séparent les deux guerres. Dessinateur, Jean Bruller fait aussi partie du « royaume des lettres », ses albums comprenant d'importants commentaires. Son bateau s'appelle « Paludes ». Roger Martin du Gard, Jules Romains, Jean-Richard Bloch, Louis Martin-Chauffier, bien d'autres encore, sont ses amis.

C'est ce même Martin-Chauffier qui lui demande en 1935 de collaborer à un hebdomadaire politique appelé *Vendredi*. Hebdomadaire créé après la tentative fasciste du 6 février, avec la collaboration d'André Chamson, de Jean Guéhenno et d'André Gide. Jean Bruller donne au journal une série de « dessins mordants sur les problèmes de l'heure ». Mais bientôt sa verve s'épuise... *Je m'essouffais à vouloir « coller » au temporel, au périssable, quand toujours je m'étais efforcé, à travers l'humour et la satire, d'atteindre au permanent, aux problèmes éternels de l'homme face à sa condition sur terre. Je cessai donc bientôt ma collaboration à Vendredi, malgré mon adhésion totale à la lutte qu'il menait, et repris mes travaux solitaires. Sans néanmoins m'aveugler du tout sur l'avenir : Hitler aiguillait son sabre en Espagne, et ce serait bientôt notre tour. Je dessinais comme on écrit son testament. Et bien que je n'y eusse mis aucune intention consciente, ce ne fut pas peut-être un pur hasard si mon dernier album, avant que la guerre n'éclatât, s'appelait Silences, si, peu après, je choisis d'illustrer une œuvre d'Edgar Poe qui s'appelait Silence, et si ce fut encore le mot Silence qui se trouva en tête de mon premier écrit clandestin. Comme si avec ce mot j'avais voulu frapper les trois coups, au lever du rideau, sur la longue tragédie que la France bâillonnée allait vivre, en effet, dans le silence...*

* Le récit de la « drôle de guerre » que le chapitre « Été 1940 » complète, est peut-être la meilleure partie de l'ouvrage. Nous trouvons dans ce raccourci intéressant beaucoup moins l'histoire d'une époque que l'analyse des motifs qui ont poussé un dessinateur de talent à « troquer le crayon contre la plume ». Influencé par ses lectures, Vercors se laisse aller parfois à rédiger quelques pages où il est difficile de faire la part des reminiscences proustiennes et de la sincérité ; les aveux auxquels il cède nous semblent un peu hors du sujet. Mais les réflexions de cet artiste, qui attend avec son bataillon, non loin du Rhône, pendant l'hiver 1939, le déclenchement d'une offensive sont essentielles à la compréhension d'une attitude qui nous touche... *Notre jeunesse s'est déroulée entre deux guerres comme entre deux murs. Après ce qui va se passer, nous n'avons pas la*

moindre idée de ce que nous serons devenus de l'autre côté de ce mur, si nous sommes en vie... Mais depuis quelque temps, il me fallait bien admettre que je ne cessais de me contredire. Que dans ce Monde inutile j'étais prêt néanmoins à souffrir ou mourir pour sauver un idéal inutile comme lui, serait-ce par la guerre, sommet de l'immoralité. Ainsi plongé dans la contradiction, je me disais qu'un jour il faudrait bien que j'en trouve la clé, et que celle-ci, quelle qu'elle soit, ne serait plus en tout cas celle de mon inspiration ancienne.

La clé de sa contradiction ? Vercors la trouvera dans la lutte clandestine.

L'histoire du *Silence de la mer* s'ébauche dès le moment où Jean Bruller, démobilisé, retrouve sa maison de Brie, occupée par un jeune officier allemand... *un gentil regard dans un visage rebondi d'aspect plutôt latin, fendu d'un large sourire.*

Jean Bruller va vivre, avec les siens, dans cette maison où rien n'a bougé et qu'on lui rend intacte. Il reprendra contact avec ses amis parisiens, mais cherchera dans son village un travail qui ralentisse la fuite trop rapide de ses maigres économies. Et c'est là, dans son village, qu'il reverra souvent le jeune officier allemand au visage latin :

Quand je remontais, vers midi, il m'arrivait souvent de rencontrer l'officier de la Kommandantur, celui-là qui avait habité ma maison, et me l'avait rendue avec tant de civilité. A la même heure, il descendait au mess. Il me saluait, je ne répondais pas à son salut. C'était devenu entre nous une cérémonie immuable. La première fois que je l'avais croisé, il m'avait adressé son large sourire, trois doigts à la visière de sa casquette. Moi, je n'avais pas tourné la tête, afin de ne pas avoir à lui répondre. Aussitôt après, j'en éprouvai du remords. « Je ne puis sans souffrir offenser un homme, dit le narrateur du « Silence de la mer », fût-il mon ennemi. » Ce sentiment m'agita longtemps. Que m'avait-il fait, à moi, cet homme-là ? En ce qui me concernait, ne s'était-il pas montré « parfait » ? N'avait-il pas discrètement exprimé, avec une subtilité pleine de tact, une furtive mais certainement profonde sympathie pour la France ? Il avait installé, sur la cheminée, le masque de Pascal, il m'avait dit : « Cette maison a une âme. » Il avait pris soin d'elle, retourné même les tapis. Était-il juste de l'en remercier en l'outrageant ? Un salut de civilité, d'homme à homme, cela n'engage rien ni personne. La prochaine fois, je répondrais. Dignement sans sourire. Un simple mouvement de tête. Mais la prochaine fois...

Pourquoi faut-il que notre intérêt faiblisse, alors que nous entrons au cœur du récit ? A partir du chapitre « Hiver 1941 », les « Souvenirs de Minuit » nous semblent devenir une œuvre de commande, rédigée sans enthousiasme.

L'époque ? nous la connaissons, certes, mais je pense que nos cadets en liraient une relation plus vivante dans *l'Histoire des Français sous l'occupation* d'Amoureux. Que les écrivains français aient bien accueilli l'envahisseur, nous le savons aussi. Reste l'histoire des Editions de Minuit. Editions créées par Vercors lui-même, ce mystérieux Desvignes dont personne ne sait qu'il est l'auteur du *Silence de la Mer*.

Un lecteur non prévenu vivrait-il

en parcourant ces pages, l'épopée qui veut nous être contée ? Apercevrait-il ces hommes et ces femmes se concertant, cherchant un imprimeur pour ce *Silence de la Mer* dont Pierre de Lescure devait dire après une première lecture : « De longtemps je n'avais plus ressenti une pareille émotion ? Verrait-il Yvonne Desvignes que nous admirons et aimons — et qui nous rend visite le lundi à l'A.D.I.R. — brocher dans sa cuisine les exemplaires clandestins ? Sentirait-il le danger rôder autour de tous ces écrivains qui ont rédigé avec Pierre de Lescure le manifeste magnifique à insérer dans chaque volume à paraître et que je ne puis malheureusement reproduire intégralement ici : *En un autre temps, on exilait des gens coupables de préférer la Phèdre d'Euripide à celle de Racine... A une autre époque de l'Histoire française, des préfets annulaient les écrivains qui refusaient de faire l'éloge de leur maître. Le maître disait des autres : « Je leur ai ouvert mes antichambres et ils s'y sont précipités » ?*

Il existe encore en France des écrivains qui ne connaissent pas les antichambres et refusent les mots d'ordre. Ils sentent profondément que la pensée doit s'exprimer. Pour agir sur d'autres pensées, sans doute, mais surtout parce que, s'ils ne s'expriment pas, l'esprit meurt...

De tous ces écrivains qui relèvent l'honneur des lettres françaises, si durement atteint (le directeur de la N.R.F., pro-allemand, n'était-il pas l'ami personnel d'Otto Abetz ?), Vercors est le premier en date. Peut-être faut-il le chercher, non pas dans le bruit des armes, non pas dans l'horreur des fusillades qui retentissent encore au fond de notre propre silence, mais en esprit. L'homme dont la gloire n'a pas terni la pureté, ne « colle pas au temporel » comme il nous l'a dit lui-même. Il ne peut nous parler de sa lutte qu'à demi-voix.

G. FERRIÈRES.

RECHERCHES

Qui aurait connu Sœur Marie Urbain (des Sœurs de Saint Vincent de Paul) en dernier au bloc 22 à Ravensbrück et serait susceptible de donner quelques détails sur elle pour sa famille et ses amis ? Prière de donner la réponse à l'A.D.I.R. qui manque de renseignements pour rédiger un *in memoriam*.

Mme Bonino demande aux camarades qui sont passées par Breslau de se faire connaître, afin de faire une plaquette sur ce camp, au point de vue historique.

Qui aurait connu Léa Chercui, arrêtée le 17 février 1943 à Paris (18^e), dirigée sur Drancy, Beaune-la-Rolande ? Déportée à Auschwitz, puis à Ravensbrück où elle se trouvait le 25 mars 1945.

Mme de Toulouse-Lautrec qui vient d'écrire « La victoire en pleurant » dont la première partie se situe au Fort de Montluc, du 21 juin 1944 au 11 août 1944 et plus particulièrement à la cellule 15 souhaiterait envoyer son livre à ses anciennes compagnes de cette cellule.

Elle demande à Madeleine, dite Mado, Victoria, Alice, Elisabeth, Francine, Mme X. de Montélimard, Marguerite, Marthe, Raymond, Colette, dite Farfadet, Lysica, Mme Chevalier, Lucienne Polos et Francoise de se faire connaître à l'A.D.I.R.

SECTION PARISIENNE

28 novembre 1967

Dîner de rentrée auquel toutes les camarades de l'A.D.I.R. sont cordialement invitées. Il aura lieu le mardi 28 novembre à 19 h 30 au Restaurant Zimmer, place du Châtelet. Prix 18 F (vin et service compris). S'inscrire chez Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier ou à l'A.D.I.R.

14 janvier 1968

Arbre de Noël à l'A.D.I.R., 241 boulevard Saint-Germain, Paris, 7^e.

Au cours de cette réunion amicale, un goûter sera offert, et les enfants de moins de 12 ans, recevront un jouet. Je vous attends très nombreuses.

Marguerite BILLARD.

SECTION LOIRET-CENTRE

Réunion du 18 juin 1967

En ce 18 juin, jour anniversaire du point de départ de la Résistance, la section Loiret-Centre avait organisé sa sortie de printemps.

Aux camarades de la région s'étaient jointes de nombreuses Parisiennes avec leur présidente Marguerite Billard, notre déléguée de Strasbourg Mme Strohl, une camarade de Bretagne, toutes levées de bon matin pour se retrouver en gare d'Orléans où chacune eut sa place dans les voitures de nos dévouées Orléanaises, et d'autres camarades motorisées.

A la mémoire des étudiants résistants...

(Suite de la page 4)

Effaçant les fusils braqués, l'horrible
[mur...]
...Et quand ils tireront... tu me serreras
[fort]
Maman ! contre ton cœur... pour leur
[voler ma mort !]
Adieu, mère... Courage... Et surtout con-
[fiance,
Ton fils saura mourir, pour que vive la
[France !]

M. Voisin regrette que « le grand public, aujourd'hui encore, ignore la conduite exaltante, je dirai même surhumaine, de vos chers camarades. Ce silence n'a plus sa raison d'être », dit-il aux jeunes étudiants présents. Et il conclut :

« C'est pour symboliser ce sacrifice de vos aînés que fut érigé ce monument que nous fleurissons aujourd'hui. Plus que tout autre, sa signification est émouvante et nécessaire.

» Emouvante, parce que, d'une part, le travail obscur, pénible de ces adolescents n'était commandé ni par un parti, ni par l'intérêt, ni par les honneurs, il était spontané et sublime ; d'autre part, parce que ce sont les écoliers de la France métropolitaine et d'outre-mer, par leurs oboles généreusement versées, qui ont tenu à immortaliser par le granit et l'airain la conduite héroïque de leurs aînés.

» Nécessaire parce que, au cœur de ce Quartier Latin, il montre aux jeunes générations le prix de la liberté et la beauté du sacrifice.

» Ces enfants seront à jamais glorifiés. La Nation tout entière doit s'incliner devant eux, car, dans les ténèbres, ils furent l'Aube, — dans les chaînes, la Liberté, — dans les supplices, la Victoire. »

S. BROUSTE.

En groupe, nous nous retrouvions aux Floralies, où M. Turbat, le directeur, nous attendait en personne et avait eu la délicate attention de nous offrir à chacune une rose. Il nous pilota en nous faisant apprécier les plus heureuses réalisations de ce magnifique ensemble. Roses, groupages floraux, miroir d'eau, tout nous enchantait.

On reprit la route, assez affamés, pour la « Cour Fleuri » où nous attendait un excellent repas, très animé.

Nous étions une quarantaine de compagnes de transport, de cellules, de camp, à évoquer les souvenirs communs, tragiques et parfois comiques, et surtout à retrouver cette amitié de camp qui nous unit comme des sœurs.

A.M. Boumier, toujours fidèle à nos réunions, remercia la section et l'on échangea quelques mots d'amitié et de regret pour les absentes, malades ou retenues par des manifestations régionales.

C'est à Baule chez Catherine Goetschel et Germaine Debuyre que se termina cette agréable journée : accueillies dans leur beau jardin fleuri, nous y retrouvions d'autres camarades dont L. Laurentie éloignée depuis de longues années. C'est à une cinquantaine de camarades que neveux et amis de nos hôtes prodiguèrent rafraîchissements et délicieux gâteaux jusque dans la soirée où l'on s'attarda jusqu'à l'heure du retour.

Merci à toutes celles qui nous ont aidées à organiser cette réunion : les Orléanaises Jeannette Wilkinson, Mme Larsen, Irène Besnard, M. et Mme Marchand, etc., et tout particulièrement à notre capitaine « Catherine » qui nous reçut si chaleureusement, enfin à toutes celles qui, par leur présence, assurent le succès de ces rencontres de l'amitié.

M. FLAMENCOURT.

Courrier de l'A.D.I.R.

Le dernier numéro de Voix et Visages nous a valu un nombreux courrier. Les « nouveaux visages du nazisme » ne pouvaient évidemment pas laisser nos camarades indifférentes. A cette occasion, Maryka Delmas nous signale que dans Le Monde du 28 septembre a paru une note sur l'enquête menée à Nuremberg par un organisme ouest-allemand auprès de jeunes Allemands de 18 à 30 ans. Un grand nombre d'entre eux estiment que les Américains ont inventé de toutes pièces le fait que six millions de Juifs ont été exterminés pendant la guerre.

« Qu'un mensonge pareil puisse être soutenu, écrit Maryka, est un tel scandale qu'il est de notre devoir de le dénoncer. Car c'est ainsi que les insinuations fausses pénètrent et s'infiltrèrent dans le monde, permettant les plus monstrueuses méprises qui déclenchent les pires catastrophes.

» Nous ne voulons pas perpétuer la haine, mais nous voulons rester vigilants, voir clair et dénoncer la distortion criminelle de la vérité historique. »

Voici d'autres réactions :

« Dans le bulletin de mai-juin 1967 que je viens de recevoir, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article détaillé sur « Nouveaux visages du nazisme » et je me fais un devoir de vous féliciter pour cette documentation qui nous montre bien que le nazisme renaît pour le

NAISSANCE

Isabelle, petite-fille de notre camarade Mme Basille. Gonfreville-l'Orcher, août 1967.

MARIAGES

Bernard Bonnet, fils de notre camarade Mme Bonnet a épousé Nicole Beylot. Clermont-Ferrand, 22 juillet 1967.

Mme Collet a épousé Gilles Chevassu. Artemare, 14 octobre 1967.

Bérangère Don Zimmet, fille de notre camarade le Dr Bérangère Don Zimmet, a épousé Jean-François Van Campo. Bonneuil-sur-Marne, le 4 septembre 1967.

Jean-Louis Lignerat, fils de notre camarade Mme Lignerat (Jacotte), a épousé Michèle Cognany. Paris, le 22 mai 1967.

Bernard Touquet, fils de notre camarade Mme Touquet, a épousé Maryse Rousseaux. Livry-Gargan, le 3 juin 1967.

Le lieutenant-colonel Harald Folke, de la mission de la Croix-Rouge suédoise qui a délivré des centaines de déportées à Ravensbrück, fait part du mariage de sa fille Kristina avec M^{re} Paul Bernard.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Cayotte, déléguée de l'A.D.I.R. pour les départements de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges, a perdu sa sœur. Nancy, juillet 1967.

Notre camarade Mme Gillet-Leroy a perdu sa belle-mère. Saulnes, le 8 septembre 1967.

Notre camarade Mme Girodroux-Lavigne a perdu son fils Jean. Sarreguemines, août 1967.

Notre camarade Mme Jahan a perdu son frère. Bagnaux, août 1967.

Notre camarade sœur Marie Urbain est décédée. Metz, le 30 juin 1967.

malheur du monde. Cet article devrait être diffusé le plus possible, et les adhérentes de l'A.D.I.R. ont le devoir de faire lire cet article au plus grand nombre possible de personnes. »

Mme GOETSCHEL, Mont-de-Marsan.

« Au simple titre d'internée, mais aussi de membre de l'A.D.I.R. depuis les origines, je voudrais vous dire toute mon approbation, mon admiration même, pour votre article « Pour la Justice » paru dans le dernier numéro de « Voix et Visages » qui vient de me parvenir. Comment en pas en apprécier la lucidité et l'indépendance de jugement, ainsi que la noblesse, la générosité de la volonté de justice pour tous. »

Mlle DAUTY, Rodez.

« Nous lisons toujours avec beaucoup d'intérêt vos bulletins « Voix et Visages » et votre dernier numéro sur le nazisme était remarquable, surtout l'article de Geneviève et celui d'Anise. »

Mme SUTER, Lausanne.

« Je viens de lire le n° 109 de « Voix et Visages ». Je vous en félicite, il m'a profondément intéressée. »

Mme PAYSANT, Sées.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris